

CHARLES JULIET

Traversée de nuit

Journal II - 1965-1968



P.O.L.

Extrait de la publication

Traversée de nuit

ŒUVRES DE CHARLES JULIET

Chez le même éditeur

L'Année de l'éveil, *récit* (Grand Prix des Lectrices de Elle, 1989,
« Folio », n° 4334)
L'Inattendu, *récit* (« Folio », n° 2638)
Ce pays du silence, *poèmes*
Dans la lumière des saisons, *lettres*
Carnets de Saorge
Affûts, *poèmes*
Lambeaux, *récit* (« Folio », n° 2948)
À voix basse, *poèmes*
Rencontres avec Bram Van Velde
Rencontres avec Samuel Beckett
Fouilles, *poèmes*
Écarte la nuit, théâtre
Attente en automne, *nouvelles* (« Folio », n° 3561)
Un lourd destin, théâtre
L'Incessant, théâtre
Ténèbres en terre froide – Journal I
Lueur après labour – Journal III
Accueils – Journal IV
L'Autre Faim – Journal V
Au pays du long nuage blanc – Journal Wellington août 2003 – jan-
vier 2004 (« Folio », n° 4764)
Lumières d'automne – Journal VI
Cézanne un grand vivant
L'Opulence de la nuit, *poèmes*
Ces mots qui nourrissent et qui apaisent
Moisson, *poèmes*

*Les autres livres de Charles Juliet
sont répertoriés en fin de volume.*

Charles Juliet

Traversée de nuit

Journal II

1965-1968

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-
www.pol-editeur.com

1965

2 janvier

Je n'ai plus à lutter contre ma timidité. Heureux de mieux pouvoir vivre l'échange.

3 janvier

Retour à la ville après un séjour dans une station de montagne où, à cette époque de l'année, tout le monde se trouve évidemment porter des pantalons. Tout troublé, dans la rue, de voir à nouveau des jambes de femme.

6 janvier

En Allemagne et en Hollande, l'été dernier, les lieux que je découvrais, et qui me frappaient parce qu'ils m'étaient inconnus, je pouvais voir qu'ils étaient familiers à ceux qui y vivaient. Cette vérité d'évidence m'a arrêté, et conduit à comprendre que l'être dont je dispose, si je l'exprime, pour pauvre et décevant qu'il soit, se présentera nécessairement à autrui comme inconnu, donc peut-être digne d'intérêt, et qu'il me faut passer outre aux doutes qui m'assaillent lorsque je cède au découragement.

7 janvier

Si lentes étaient les heures. À ce point interminables les années. J'en étais venu à penser que le temps ne s'écoulait

plus. Que j'étais pris dans un piège. Que jamais ne viendrait la délivrance. Voici pourquoi, maintenant, c'est la surprise de découvrir que des années qui auraient pu être importantes sont mortes. Que je suis soumis au temps. Que je vieillis. Que j'ai déjà parcouru la moitié du tunnel et que la course pour suite est engagée.

Il est si coûteux de s'infliger une discipline, que je comprends que la majorité des êtres préfèrent se laisser prendre en charge, abdiquer toute liberté et se soumettre à une quelconque autorité (morale, religion, idéologie...).

La *chose* (quelle *chose*, sinon celle qu'on ne peut nommer – vaste, commune, inlassable et fragile, toujours neuve, sans contraire –, celle qu'on ne saurait désigner que par ce nom de *chose*, ce mot des plus communs, aux acceptions diverses, aux frontières mouvantes, mais purifié de ses résonances prosaïques ou triviales, revigoré par l'insigne usage auquel il est promu, et rayonnant soudain une étrange lumière), la *chose* est en attente.

Elle attend les mots qui la dégageront, la feront exister.

Mais l'œil qui a rôle de saisir et mettre en mots, l'œil n'a pas la force, ne peut faire face.

Et il se ferme. Se dérobe.

Ce jeune paysan hollandais auquel je pense fréquemment. C'était dans une île. Un petit café villageois. Il était debout devant le comptoir. Nuque rabotée, oreilles décollées, nez massif, sourire candide. Perdu dans son plaisir d'être endimanché et de boire un verre dans un café. Sans doute devait-ce être son premier costume. Il se regardait complaisamment, vérifiait à tout moment son nœud de cravate, tenait les jambes

tendues et légèrement écartées, veillait à ce que les plis de son pantalon tombent bien droit, et lorsqu'il portait le verre à ses lèvres, il se penchait résolument en avant, de crainte de se tacher. Il était de ces êtres qui, sans que je sache pourquoi, me font monter les larmes aux yeux.

8 janvier

Enfin – du moins me semble-t-il – débarrassé, purifié des miasmes de l'affectivité.

9 janvier

Lorsque je me rase et nécessairement me regarde dans la glace, vient un moment où le regard qui me scrute me contraint de baisser les yeux. La voix murmure : *Je suis la blessure qui te coupe de toi-même.*

10 janvier

E... Sa vitalité, sa fougue, cette flamme qui brûle en elle. Sa superbe intelligence toujours en travail. La passion avec laquelle elle s'engage, se jette en avant. Sa parole toujours abondante, précise et claire, inspirée, sa prodigieuse culture...

À Aix, j'ai assez vite compris que la révolte obéissait au même conditionnement que la soumission, et que je n'avais chance de me soustraire à celui-ci qu'en refusant l'une et l'autre de ces attitudes.

Il n'est de pensée que dans le refus de la pensée, hors des connaissances et références.

Tant qu'on n'est pas libre des mots, ils vous trahissent à

ce point qu'ils rendent systématiquement vaine toute tentative de se dire et de communiquer.

Revu Madeleine Charbonnier. Inhumainement seule dans sa grande maison silencieuse. Elle n'a qu'un petit poêle pour chauffer les trois pièces dans lesquelles elle vit. C'est dire qu'elle grelotte tout l'hiver. Elle est si démunie qu'une tomate ou un oignon, un morceau de pain, lui tient lieu de repas. Rien de superflu autour d'elle. Pratiquement pas de meubles. Que le strict minimum. Son visage, les couleurs qu'elle emploie, ce qu'elle dit, les vêtements quelle porte, les teintes, l'aspect, la texture de ce qui l'entoure, tout cela est un. Cette grandeur qui habite ses toiles, il faut donc bien voir qu'elle prend naissance – comme pour tout véritable artiste – dans sa vie de chaque jour, son entière soumission à son art, dans son détachement, sa volonté de solitude, de recueillement, dans l'héroïsme dont elle fait preuve pour pousser sa quête toujours plus loin. Mais cette austère grandeur et les toiles où elle s'exprime, personne n'en veut, car elles renvoient à une exigence tellement extrême, que les gens prennent peur, ressentent confusément qu'on les convie à se hisser à une altitude où l'air leur paraîtra trop raréfié (alors qu'il est peut-être simplement un air purifié). Quand elle m'a dit qu'il lui arrivait de brûler des toiles, j'ai eu physiquement mal.

12 janvier

L'autre jour, une amie m'a confié que le mutisme dont je ne me départis que rarement, la gênait, lui ôtait toute envie de me dire quoi que ce soit. Ce reproche m'a affecté. Précisément, il me semblait que mon silence était moins crispé que naguère, plus effacé, moins pesant, et qu'on devait pouvoir le considérer non comme un obstacle, mais plutôt comme une

disposition à l'échange, une ardente attention à autrui (ce qu'il est effectivement).

Impérieux besoin, ces jours, de me ruer en moi-même. De me défoncer. Me fouiller en tous sens.

L'extrême richesse d'un être, d'une vie, d'une œuvre, ne peut que revêtir l'apparence la plus pauvre. Mais de cette pauvreté que vivifie l'essentiel.

Gide a écrit, je crois, qu'on ne parvient à l'universel qu'à travers le particulier (pour ma part, et dans ce cas, je préfère d'ailleurs à ce terme celui de singulier, et il se peut que cette différence dans le choix des mots recouvre une véritable divergence de pensée). C'est exact, mais peut-être insuffisant. En effet, il est des écrivains qui révèlent une incontestable singularité, mais cette singularité ne renvoie à rien, elle est pauvre, anecdotique, fermée sur elle-même. Pourquoi cela ? Parce que ces écrivains sont encore ligotés par le moi, parce qu'ils s'assèchent à l'intérieur de ses limites, qu'ils n'écrivent que pour se raconter, s'ébattre en eux-mêmes, qu'ils n'accèdent pas à la pensée – laquelle est prise de distance, possibilité d'élucider les significations du vécu, connaissance de soi et d'autrui.

Le vrai écrivain est celui dont la singularité parle à chacun. En se renonçant, il a dénudé en lui cette part commune à tous, il s'est révélé semblable à des milliers d'autres hommes, il est devenu partie de l'ensemble. Ainsi, il a acquis le droit d'écrire, il est un microcosme.

Au contraire, celui qui demeure dans la dépendance de l'individu, il s'obnubile sur lui-même, sur ce qui survient dans sa vie. Il reste prisonnier du contingent et se montre incapable

de dégager le sens de ce qu'il a vécu. De surcroît, toujours confiné dans ses recès, il ignore plus ou moins l'existence d'autrui, et ne peut naître à l'immense.

Avant, je n'avais que l'obstination. L'obstination de l'impatience. Mais maintenant, je commence à avoir la patience. C'est pourquoi je me sens plus fort, et redoute moins, lorsque j'écris, ces longues heures d'humiliation et d'arrachement à moi-même.

La forme à son maximum de densité, d'efficacité, de vérité – donc de beauté. Mais savoir que, dès que la forme n'est plus la traduction de ce qui est, elle empeste la littérature. Acuité de cette tension qu'il faut pour le percevoir. Sixième sens.

13 janvier

Solitude. Impossible de trouver quelqu'un avec qui pouvoir parler. Dès que j'ai échangé quelques phrases avec mon interlocuteur, je diagnostique sa confusion, l'impossibilité où il est d'aborder les problèmes en dehors de ses mesquines préoccupations personnelles. Et je décroche, retombe dans l'ennui.

Présent jamais vécu, aussitôt passé, aussitôt mort. Il me faut le réactualiser, essayer de le revivre à l'aide de l'écriture.

L'autre jour, au café, avec X... Un homme vient s'asseoir à la table d'à côté. Petit, frêle, visage éteint, yeux bleu pâle, moustache blondasse et clairsemée, chapeau trop large qui lui écrase les oreilles, manches de veste trop longues, le col de chemise et la cravate qui pendouillochent. Les épaules de X...

se soulèvent avec lenteur, sa tête bascule en arrière, et lèvres pincées, incrédule et méprisant, il le toise pendant d'interminables secondes. *Qu'est-ce que c'est que cette mite*, clame-t-il, en gueulant le *mite*, qui claque comme une balle.

Coucher avec une femme et engendrer la vie. Cette idée d'accomplir en quelques secondes, volontairement ou non, un acte aussi grave, d'une manière mécanique, dépourvue de tout rapport avec ce qui en résulte, a toujours suscité en moi une sorte d'horreur. Peut-être est-ce parce que je suis un écrivain, et que je ne conçois pas qu'on puisse créer en dehors de toute participation de la pensée, et sans qu'il vous en coûte rien.

15 janvier

Comment un artiste subirait-il une influence ? L'œuvre qu'il élabore est pour lui moyen de se détruire, se parcourir, se découvrir, s'édifier, naître. Une telle entreprise est éminemment personnelle, et on voit mal en quoi les œuvres d'autrui pourraient le concerner et lui venir en aide.

Aspiré par le futur et sa vastitude dans laquelle je me dilate à mon aise, je dédaigne ce présent qui ne peut me rassasier. Mais lorsque ce présent est devenu fragment du passé, et que la mémoire risque d'en perdre le souvenir, alors il faut l'engranger dans ces pages, le reprendre, tenter de le réanimer, le soustraire au néant.

Ainsi, ma manie d'habiter le futur me condamne aux eaux mortes du passé. Donc à ne pas vivre.

16 janvier

Rencontré Y... Aigri, découragé, haineux. Détestant furieusement tout le monde et lui en particulier. Il me fait

de la peine. Il sait qu'un écrivain doit se renoncer, consentir à être seul, qu'il n'écrit avant tout que pressé par le besoin d'écrire, sans se soucier d'une divulgation possible, mais il ne parvient pas à s'y résoudre, à se déprendre d'un rêve – qui a dû enflammer sa jeunesse – de succès, d'argent, de vie confortable. Il est donc écartelé, et exaspéré de l'être, de ne pouvoir mettre fin à cette torture de chaque instant.

Pourtant, il possède de solides qualités. Il a le don du verbe, une puissance de tempérament étonnante, une nature passionnée, véhémence, toujours brassée par l'orage, mais en dépit de tout cela, je doute qu'il écrive un jour quelque chose de valable. Il lui sera peut-être à jamais impossible de se dépasser, d'accéder à l'universel. De surcroît, il n'a pas identifié les vrais problèmes, pas encore réussi à faire le point, à avoir des idées claires sur ce qu'est un artiste, et il continue de lire avec frénésie, comme à l'adolescence, soit à s'alourdir de choses inutiles, qui aggravent encore sa confusion.

Faute de pouvoir tenter de rallier ce centre vers lequel son instinct le pousse parfois, ou que sa pensée lui dévoile par éclair, il ne peut que continuer à se fourvoyer.

C'est pour tenter de ne pas ressembler à ces êtres dont la veulerie et la laideur morale m'humilient, que je me mène à la trique.

Le besoin de l'excès, ce n'est pas le goût de l'égaré, mais celui de la vie.

Tout ce qui gémit ou frappe derrière le voile de la conscience. Pour le rejoindre et l'explorer, il faut mettre en œuvre une intraitable lucidité. Mais parfois, à poursuivre ces investigations, j'ai le sentiment de me détruire.

17 janvier

Lancinante conscience d'être privé de durée : le néant cerne et sape l'étroit, le précaire îlot du présent. Si je n'avais la possibilité d'agréger par l'écriture les instants hétérogènes et aussitôt emportés que je vis – donc de les unifier, de me thésauriser un passé, de me constituer une durée –, l'existence me serait intolérable.

Il n'y a que l'impossible qui soit à notre mesure.

[...] Je crois qu'il faut systématiquement se défier de ces êtres qui clament qu'ils sont ceci et ont fait cela. S'ils étaient et avaient fait vraiment ce qu'ils prétendent, ils ne chercheraient pas à en convaincre autrui.

18 janvier

Ardent, irrépressible besoin de ne plus voir personne, de ne plus parler. De me confier totalement à la dérive. D'endurer jusqu'à l'extrême limite de mes forces.

A.V. reclus en lui-même comme un fauve en cage. Multipliant les tentatives pour s'échapper hors de soi, mais maintenu au-dedans par la poigne puissante de ce qui règne sur l'individu macérant en soi-même, l'égoïsme, la peur, les multiples avidités, sa mesquine petite histoire, le ressentiment (car il estime qu'on ne reconnaît pas ses mérites, qu'on ne le place pas assez haut), la hantise de la réussite sociale.

19 janvier

Je suis cette grêle émergence de vie à la surface du néant, rongée par la conscience de son insignifiance, de l'insi-

gnifiance de toute chose. Et pourtant, c'est la conscience de cette insignifiance qui me pousse à travailler, me concrétiser dans des mots, tenter d'ériger une œuvre. Une telle contradiction avive encore mon sentiment de la dérision.

Si la souffrance ne nous travaille pas, c'est la non-conscience, la vie vécue comme ne l'étant pas. Si elle nous tараude, c'est l'exclusion, l'impossibilité de participer.

Nombre de ceux qui souffrent d'une impuissance à être, se réfugient dans l'intellect. (Mais les deux termes de cette proposition, ne faudrait-il pas les inverser. Car ce que je prends pour un effet peut tout aussi bien être considéré comme la cause.)

Ce qui est tellement pénible, c'est cette alternance de dégoût et d'intensité, de plénitude et d'ennui, de profusion et d'aridité, de présence et d'éloignement, de force et de fatigue, de sens et d'opacité... Incessamment cahotés d'un extrême à l'autre sans que nous puissions rien comprendre.

20 janvier

Il est des écrivains qui endurent des conflits, des souffrances, voire une certaine difficulté à vivre, et cependant, on sent que le tragique les écorche sans les labourer, qu'il ne les mord pas à la racine. Ce n'est pas qu'ils se ménagent, refusent le combat, mais simplement, ils ne connaissent pas le déchirement, la faim, la torture de l'insoutenable.

Il est deux notes antérieures qui donnent l'impression qu'en ce qui les concerne, l'être est resté en deçà de ce que les mots expriment. Je ne pense pas qu'il en soit ainsi. Mais

lorsque je les ai écrites, j'étais las et n'ai pu rassembler en moi l'énergie suffisante pour vitaliser les mots que j'employais, pour les faire miens, les gonfler de ma substance. De sorte qu'ils paraissent occuper un plus vaste volume que le fragment d'être et de pensée qu'ils ont rôle de communiquer.

Ces êtres qui n'ont pas la ressource d'une prise de conscience, ne se connaissent pas, ne peuvent pressentir qui est l'autre, comment font-ils dans leurs rapports avec lui ? Comment parviennent-ils à ne pas tuer ?

Il faut toute une vie pour arriver à naître. Du moins pour avoir l'illusion d'en être sur le point. Et c'est alors que la mort vous saisit.

Avant, l'âpreté avec laquelle je vivais le problème de la manifestation et de son impossibilité, de son inutilité, de mon insignifiance, me rendait aveugle et insensible. Le monde, les autres, la nature n'existaient plus. Je n'avais même plus de corps, ne pouvais ni agir ni me mouvoir. J'étais claustré en moi-même, en une pensée qui s'asséchait, tournait en rond, m'égarait aux confins de la démence.

21 janvier

Les êtres sont changeants, difficiles à saisir, ils manquent d'homogénéité, prennent des attitudes, jouent à être ceci ou cela. C'est simplement parce qu'ils n'arrivent pas à être humbles, redoutent de paraître ce qu'ils sont.

Les êtres unifiés, invariablement identiques à eux mêmes, et qui, en conséquence, ne peuvent déconcerter, sont des êtres qui se vivent en profondeur, là où s'éteignent les ondes qui agitent leur surface.

Ce qui fait la valeur d'une œuvre, sa puissance nutritive, ce n'est bien évidemment pas son volume, ni sa richesse apparente, mais l'âpreté de la faim, du manque d'être dont elle est née. Donc en définitive, la charge énergétique que cette tension irrassasiable a accumulée.

J'ai remords d'avoir écrit dans un de ces cahiers, qu'être médecin, ou ingénieur, ou quoi que ce soit qui consiste à œuvrer pour la collectivité, n'avait pas plus de sens que de perdre son temps, ne rien faire ou se détruire. Cette vie nous est un tel affront, voulais-je dire, nous avons une telle nostalgie d'une autre existence, que nous éprouvons le besoin de tout refuser, en bloc, car si nous tombons dans le piège des bons sentiments, et notamment de la pitié, nous nous laissons entraîner à vivre, à accepter, à nous soumettre. Mais maintenant, une telle manière d'envisager les choses me paraît aberrante.

Dans la mesure où je tends à résigner l'individu que je suis pour devenir parcelle du tout, je me rends compte que je transmue mon désespoir en un sentiment de responsabilité vis-à-vis d'autrui, en volonté de tenir ma place, de m'acquitter de la tâche qui m'est assignée.

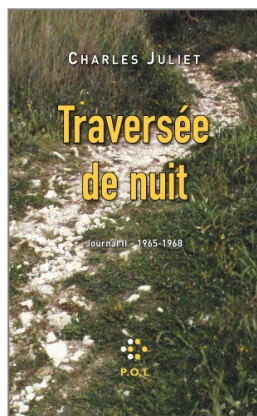
Plus on va loin dans la recherche de ce qui est, plus les exigences formelles sont impérieuses, plus s'intensifie le travail sur la forme, et plus sont grands les risques de manquer le but, de voir la forme devenir fautive, mensongère. L'extraordinaire lucidité, à l'extrême de la tension, pour savoir le discerner. Tout échec est ressenti gravement comme la preuve d'une irrémédiable insuffisance.

N° d'éditeur : 2344 – N° d'édition : 251548

N° d'imprimeur : XXXX

Dépôt légal : avril 2013

Imprimé en France



Charles Juliet
Traversée de nuit

Cette édition électronique du livre
Traversée de nuit de CHARLES JULIET
a été réalisée le 25 mars 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818018521 - Numéro d'édition : 251548).
Code Sodis : N55332 - ISBN : 9782818018545
Numéro d'édition : 251551.